

Le Livre de l'immaturité

EVA STEINITZ

Le Livre de l'immatunité



EDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2007

PREMIER CARNET

Je suis tellement bien ici.
Là aussi.

Assise sur le rebord de la fenêtre de la maison du proprio ; j'ai monté mon appareil photographique. Nouveau reportage. Sur mon portable, il est 14 h 44. Je crois qu'il est 13 h 49 en ville.

Il y a beaucoup de choses dans mon paysage.

Un petit bout du Tage mène des travaux sur la rive, devant. Au fond, un morceau de montagne trempe dans le bleu tendre du ciel. Il y a des toits. Un, que je n'vois presque pas. Sa longueur, c'est l'horizon de l'eau. Puis deux, dont un plus foncé que l'autre, sont posés sur le même fond d'immobilier. Là où le toit est clair, un gros tuyau le perce, et les fenêtres sont plus bas, différentes. De ce côté, elles sont couvertes de barres en fer, verticales et marines. Leurs versants prolongent des stores blancs et mécaniques, à moitié ouverts. A la fenêtre de dessous, les volets sont clos, tout bonnement. Deux tringles y pendent quatre pulls à col roulé, un jean pattes d'eph' et des sous-vêtements. Il me semble que ce sont les habits d'une enfant. Il y a une autre vitre sous l'antécédente, dont je ne vois que le haut, couvert d'une grille du bleu fort de la mer. Un échafaudage ample et rouillé cache ma vision globale. Il entoure encore en face un immeuble qui m'isole aussi. Je suis proche d'un arbre que l'on dirait à l'envers. Ses petites feuilles en poils tombent, et auraient l'air plus habituelles si l'arbre s'était

renversé de lui-même. Deux personnes sont passées sous mes deux étages : un vieux monsieur et une dame sans âge. Avec quatre minutes d'intervalle et de nombreuses poses, entre 14 h 47 et 13 h 56, j'ai donc pris des photos, sans expression. Beaucoup de lumières et d'ombres chutent ici. A 15 h 15, donc 14 h 20, une jeune s'avance. Depuis l'élévation d'la terre, comme le reste, je la photographie. Il fait chaud. Le vent fait du bien à mon air. Calmement, quelques bruits se mélangent et ne se surenchérissent pas. Je commence à avoir faim. Je vais me vêtir. Il est 15 h 51 dans la machine et 14 h 56 dans ma tête.

J'ai l'impression de commencer ce que je n'finirai pas. Entreprendrai-je ? Il faut choisir. Je fais un pas. Personne ne finit la nature, elle se prolonge elle-même. Puisque rien ne se fait. Tout me trouble. Comment font ces adultes pour savoir ce qu'ils font ? Je poursuis ma perte. Sans autant de doutes, et seule, je m'oblige à composer avec ce que je suis devenue et avec ce que les autres arriveront à recevoir sans peine. Certains me diraient qu'ils m'aiment bien. On m'a trouvée bien préparée. Quelqu'un s'avança : "Si je devais être une fille, je voudrais être comme toi, habillée, sourire, avoir peur et regarder pareil." Je n'comprends pas c'qui n'est pas clair. Que veulent me faire entendre mes dires ? Ce que les autres voient.

J'ai le sentiment d'être un peu mieux qu'avant. J'ai des nouveaux défauts depuis ceux de mon adolescence. J'ai été vilaine si longtemps. En pleine déformation, mon trop gros nez avait une bosse qui le penchait à droite. C'était seulement du profil gauche qu'il tenait. Mes sourcils encore trop épais se coiffaient et se recoiff'ront. J'évite la chute qui renforcerait la nullité de mon regard.

Mes yeux s'apitoieront sur des paupières aplaties par des cernes géants. Des impuretés hyper présentes me donneront l'air fatigante. Ma tête depuis, je l'ai reconnue. Mon corps change tout l'temps. Mes jambes sont toujours trop courtes pour leurs épaisseurs. Elles impliquent que quand je porte des pantalons, je nettoie tous les sols, en marchant. C'est du ventre que je n'sais pas. Le plus souvent, assez large et plutôt plat, une sorte de protubérance s'y pointe et au centre un nombril. Je suis tout sauf maigrichonne. Ma couleur au naturel change aussi, entre l'olive et le blanc dirty. En général, j'n'les aime pas trop. Sous tous ces défauts, je cache les pires de mes horreurs, qui, si je me plaisais à les recenser, m'auraient éloignée du sujet que j'offre au tout, mon désir.

Peut-être que depuis mon portrait, le monde se racontera. Alors, je projette l'avenir, en décollant du moi. Sans faute d'orthographe, je, partira. Avec l'outil du clair esprit, la force activa autrement le fou en moi. J'ai menti, triché, j'ai utilisé des lois. Je me suis améliorée. En me croyant sauvée, j'ai rebu la tasse des fois. Je préviens qui m'intéresse. Dans le futur, ce qui vient de s'commencer, s'organise. Plus loin, quelqu'un est mort. C'est mon égo-centrisme. Désormais, la voie est ouverte à des articulations diverses. Ma destinée laissera le tout-faire s'exprimer, et avec attention, des surprises vont en surgir.

Produit d'une génération et produit du temps, sans regret, assumer l'ensemble, le détail est charmant. Tous les espaces corrigent le départ pour une origine anatomique. J'aimerais m'évader... jusqu'ici, après le computer, s'ouvrent les frontières. Je déménage sans cesse.

L'asymétrie, les maladresses, le cabotinage et les bosses, je croyais qu'ça pass'rait. Ça avance, comme

tout. La danse ne vieillit pas. Elle n'existe qu'un temps. Pesanteur-légèreté, danse du vent. J'adore danser, seule. Mal à l'aise en couple, je redeviens gauche. A moins d'être avec son amour et j'n'aime personne peut-être. J'intellectualise, et les touchers, je les interprète. Je reçois des messages, qui me déshabillent du regard. Ce langage qui me marche sur les pieds, peut me tétaniser. Tout ce qui est sensuel, de la même valeur, de la même oreille, et du même cœur, m'émeut. Très lentement, j'apprends de mes peines.

Il arrive que des sourires me donnent des frissons quand ils sont tendres ou d'honnêteté. Mon devoir de voyage ne parlera que de la matière de l'expression. Quand le soleil ne chauffera plus, on fêtera aux limites de l'ombre. On n'y est pas encore. Je danse dès que j'le ressens. On communique dans tous les sens. Je m'individualise pour me libérer de ma mort latente. Quelle importance que de se sentir vivant, sinon ça passe quand même et sans. Je n'peux pas qu'ça passe sans moi. Je sais que je suis. Je vais aux toilettes, j'élimine, et puis, c'est d'la magie, dans l'infini, l'instant en conte se passe avec ou entre les autres gens.

Lui, je l'ai embrassé pour sa voix. Ce grand salaud me rappelle le premier de l'histoire. Quelle soirée ! Enfin, je n'espère plus rien. Je m'amuse vraiment. Des fois, je me plaindrais à rencontrer d'autres filles superficielles. Malheureusement ici, celles qu'il y a, sont parées de cerveaux.

Demain j'irais m'enrichir sur la musica du duo des Allemands.

Il me semble qu'ils seront bons. Comme à Paris, où je défends la musique que j'aime. Un des deux est juif. Je n'sais pas c'que ça m'fait de rencontrer des gens de mon soi-disant clan. Je retrouve, rien n'empêche, des énergies agréables et maternelles. Tribus d'ADN. Bien plus grande que la France, l'Histoire. Etrangèrement indifférente. L'autre c'est un Belge. Quelle voix belle. Les sentiments, j'les distribue à qui les intercepte. S'il arrive que j'me fasse mal, je me protège, en m'endurcissant. Timbre à part. J'ai reçu en ses baisers, des aimants magnétiques. Je succombe nette, prête à le servir, tout entière.

En portugais, "ranger os dentes". Et il veut dire : grincer des dents. Le Japonais sait. Un homme faisait ça, car ça n'allait pas assez vite. Je n'avais pas remarqué. L'autre ajouta que les épices sont ce qu'il y a de plus important ; plus même que l'eau, en cas de restriction ou de désert. Il m'a dit que les bédouins-kidnappés avaient tenu grâce à ça. Quelle force d'être de ceux qui résistent. Les âmes avancent. J'espère que son rendez-vous d'aujourd'hui a bien tourné. Il a plein de bons projets. Il me dit qu'il vit pour ça. Je patiente, avec ma confiance en nous.

Hier, avant la soupe, j'avais emmené mes dessins. Il les aima, et y trouva des traits qui n'y sont pas. La ligne colère n'a ni début ni point. Masse de guerres. Il voudrait, à Porto, me présenter des gens. Comment savoir si c'est nul ou bien ? C'est juste comme ça. Se prendre au sérieux ne me met pas à l'aise. Il le faut. Il le faut. Je le crois.

L'autre, avec sa voix, me dit que l'on aurait pu s'aimer. Now it's too late. Il est 18 h 16 sur la boîte du satellite TV. Mon linge est sec. La solitude n'est pas forcément seule. A plein-temps, j'aime les gens. Qui pour danser avec moi ? Ma compagnie m'suffit parfois aussi. Rien ne dure. Tout se propage en nous. Des gouttelettes me figent, attendant la suite. Le solitaire trouvera d'la place pour tous les états d'âme. Chaque pensée se logera. Je trouve assez terrible que l'on me laisse. J'aime toujours mieux ce qui s'avance. Tant de ruptures encouragent à accepter ses solitudes. Le réveil peut être chiant, quand on ne fait pas d'yoga, et que l'on a d'amour à donner en soi. Tous les jours ces choix, si nuls et si importants, se pèsent. Mon intention rétrospective remarque que je me suis risquée à l'audace, d'encore rencontrer au futur, du probable.

J'aimerais bien m'serrer, toucher quelqu'un, messieurs ; et tous les soirs ça s'peut, si on se moque de c'qu'il y a. Le besoin existe. Il veut être présent, ému, et physiquement. Vouloir ne suffit plus au nécessaire. Je dois donner. Alors le choix de n'rien faire sans picotement, ou forniquer à l'ouest. Le but ultime c'est perdre ; le plus possible. Me perdre encore plus loin que mes idées faites. Oublier tout d'avant. Laisser l'aventure filer. Poser l'talon d'achille et construire un foyer cosmique autrement que par rêve. Pour moi le but, c'est devenir, avec les choses qui sont réelles et la maîtrise intime. Les ensembles dans les gens m'élèvent pour courir avec. Je reste. L'amour est bon et différent. Alors on verra. On verra qui il est. Je l'aimerai toujours, même juste quelques secondes. Je me trompe sur ça. Mon cœur et ces corps aériens attendent autre chose. Je n'es-

père pas. Il faudra peut-être, qu'un jour je me bouge, pour voler, aux cieus, un amant de vérité.

Hier, j'ai choisi d'rentre avec ma seule envie. J'ai gardé mes cadeaux et mes baisers car je n'ai rien vu et encore moins senti. Aucun salaud. Des observés qui s'observent. Dansant toute la nuit sur la musique allemande et sur mon intuition, ils me plurent. Ils avaient la tête pour le faire. Sortir pour ce concert fut bien la meilleure de toutes les choses que j'aurais pu choisir de faire.